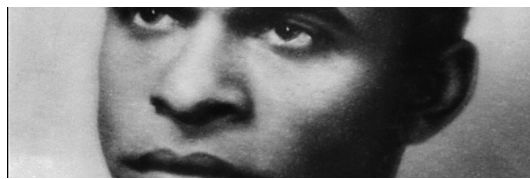




LITTÉRATURE

Brigitte Haentjens, comblée de grâce
Page F 3

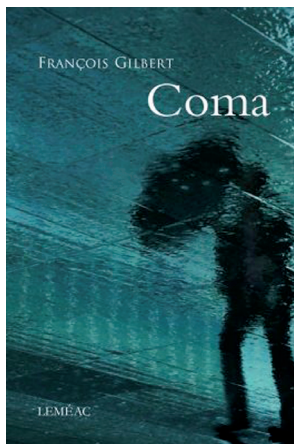
ESSAI

Fanon vu par Chamoiseau
Page F 5

LIVRES



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

François Gilbert,
une drôle de bête«Je devais
créer un espace
dans lequel je
n'existe pas, où
il n'y a personne
que je connais,
où je n'ai pas
de références»

CATHERINE LALONDE

Après que son amoureuse l'eut agressé, après qu'elle eut tenté sous ses yeux de se suicider, Satô fuit le Japon pour se réfugier dans l'hostile Chine. Il s'y fait tout petit, tente de disparaître. Jusqu'à ce que la mère de son amoureuse vienne le quêrir pour qu'il tente, façon Prince Charmant, de sortir cette dernière du coma où elle est en latence depuis son geste tragique. Conte de fées gigogne et impitoyable, récit miroir où chaque personnage se dédouble, intrigue qui se déroule là où on ne l'attend pas, *Coma*, qui échappe au je, invente et se projette ailleurs, est un livre d'une étonnante maturité pour un premier roman.

Un nouvel auteur? François

Gilbert, une drôle de bête, n'est pas que cela. Membre de la Ligue d'improvisation montréalaise depuis sept ans, il n'ose se dire comédien, atteint du syndrome de l'imposteur parce qu'autodidacte. Tripeux, il a beaucoup voyagé en Asie et terminera prochainement sa formation de professeur de yoga. Il gagne sa vie en donnant des ateliers d'intégration aux nouveaux immigrants et il vient de publier chez Leméac *Coma*, ce premier livre qu'on arrive à définir seulement en l'étiquetant... de roman japonais.

«Je m'intéresse à l'écriture et à l'incarnation», explique le jeune auteur autour d'un thé iranien.

Pour voir comment il peut y avoir un travail de comédien dans la construction du personnage. À partir de l'idée de l'espace vide du metteur en scène Peter Brook, je cherche à dépersonnaliser ce qu'il y a autour de moi pour écrire quelque chose de différent, d'étrange.» L'ailleurs est une façon pour Gilbert de sortir de lui-même. «Cette histoire, j'ai l'impression qu'elle ne pouvait pas se passer au Québec. Je voulais créer un espace dans lequel je n'existe pas, où il n'y a personne que je connais, où je n'ai pas de références. Un espace neuf.»

Le jeune homme de 31 ans parle vite. Il passe d'idées

claires à des souvenirs en rafales. Il oublie la question à force de digresser, reprend avec intelligence ou laisse tomber sa pensée avec un «Qu'est-ce qu'on disait, donc?» lâché tout sourire.

«Je voulais écrire de manière pudique, retenue», poursuit François Gilbert. Travailler le secret, le silence, le respect, l'étrangeté. Je trouvais que le Japon était le bon lieu. Ma crainte était d'en parler dans l'exotisme ou l'orientalisme. J'ai dû enlever ce que je connaissais: les sushis, les tatamis, les kimonos, dépeigner, chercher les détails. Je me suis fait un devoir de lire des romans japonais pour trouver la justesse de ton.»

L'auteur a lu ainsi «une liste interminable»: Junichirô Tanizaki,

VOIR PAGE F 2: GILBERT

la France
et NOUSYannick Roy
Marie-Andrée Lamontagne
Monique La Rue
Patrick Moreau
Alain Roy

l'Inconvénient

no 48

Aussi dans ce numéro

Jean-Pierre Issenhuth
Pierre Vadeboncoeur
Alison Strayer
Geneviève Letarte
François Ricard
Carl Bergeron
David Dorais
Gilles Marcotte
Serge Bouchard

LIVRES

Le temps des confidences

SUZANNE GIGUÈRE

En mai 2009, à Québec, lors de la création d'*Où tu vas quand tu dors en marchant...?*, un spectacle déambulatoire extérieur, le Carrefour international de théâtre a lancé «un appel aux secrets». Des centaines de personnes ont confié leurs secrets sur la Toile et dans quelques endroits publics de la ville. Puis Véronique Côté, comédienne et metteuse en scène, et son complice Steve Gagnon, comédien et auteur, ont puisé dans ces confidences pour en faire des histoires qui ont été racontées, chuchotées aux spectateurs, assis sur un même lit au parc Lucien-Borne. A l'invitation

d'Éric Simard, directeur littéraire de la collection «Hamac» aux éditions du Septentrion, les auteurs ont revu les 37 textes pour en faire un recueil que voici.

Visions, rêves, fantasmes, confidences, hallucinations, secrets, souvenirs échappés du fond de la mémoire, enfance perdue, tremblements, attente, amours insensées mais nécessaires parce qu'elles sauvent de tout, le temps qui passe... Autant de textes insolites, émouvants, troublants qui nous prennent et nous chavirent. Il y a aussi des textes drôles et délicats, certains plus pathétiques, d'autres impudiques ou érotiques. Quelques textes glanés en cours de lecture témoignent de cette diversité.

Chaque automne j'ai envie de mourir. Dans ce court texte qui donne son titre au recueil, contrairement à ce qu'on pense, le narrateur ne veut pas mettre fin à ses jours. «C'est plus une affaire de lumière qu'une affaire de mort [...] c'est plus dans la peau et dans la respiration que dans le cœur.» Quelqu'un le tient et le guérit de sa maladie d'automne...

Une ado de 13 ans, grande liseuse, façonne dans sa tête une image de l'amour avec «plein de grands mouvements intérieurs et de pressentiments de révolutions, d'égratignures, de larmes, de spleen, de quais de gare, de grands ciels déchirés, d'orages, d'ultimatums, de longues lettres

tristes». Le grand amour compliqué se pointe un jour (*Cinéma*).

Un homme et une femme sont cernés, assiégés par le désir qui les précipite l'un contre l'autre, plusieurs fois par jour, tous les jours, «comme un feu de forêt, comme les grandes marées ou la débâcle au printemps» (*Débâcle*).

Une femme est inconsolable, mais elle en ignore la cause. «Il y a un endroit en moi qui ne peut pas être rejoint par personne. C'est une sorte d'île, ou de falaise, imprenable, et ça m'éclaire des fois» (*Divan*).

Une histoire de nostalgie de l'enfance: «On est là, on est bien, on est heureux, content, surpris pis on sourit. On embrasse, on serre, on embrasse encore, on serre plus

fort pis on dit rien» (*Trolls*).

Vrais ou faux, réels ou inventés, écrits avec fébrilité, légèreté ou impatience dans une langue brute et colorée, les 37 petits textes littéraires permettront à tous les spectateurs qui les ont entendus pendant ces quelques soirées de mai 2009 de se replonger dans l'univers de ces «secrets» et aux lecteurs de les découvrir.

Collaboratrice du Devoir

CHAQUE AUTOMNE J'AI ENVIE DE MOURIR

SECRETS

Véronique Côté et Steve Gagnon
Septentrion, coll. «Hamac»
Québec, 2012, 200 pages



GILBERT

«C'est ce que j'aime, inventer.

Je n'ai pas le goût de me reconnaître ou de m'entendre quand je me lis.»

SUITE DE LA PAGE F 1

Yukio Mishima, Natsume Soseki, Yoko Ogawa, Haruki Murakami, Edogawa Ranpo, entre autres. «Je voulais qu'il y ait toujours une résistance, une tension quelque part», un fil qui se tire jusqu'à la fin, cruelle, violente, qui ré-éclaire la lecture. «M'ont inspiré aussi Ivan Tourgueniev, Fédor Dostoïevski, Witold Gombrowicz.»

Coma est un faux premier roman. François Gilbert a signé auparavant cinq manuscrits, qui resteront dans ses tiroirs. «Petits, avec mon frère, on vivait dans un monde inventé. On avait 56 toutous. Chacun avait un nom, un métier, un état matrimonial. Tous les jours, on faisait un jeu différent: le restaurant, la politique, l'aéroport, avec des tribulations. J'ai juste continué à jouer à ça tout seul en écrivant. Je me souviens de devoir écrire une nouvelle pour l'école et de ne pas pouvoir m'arrêter avant 100 pages... C'est ce que j'aime, inventer. Je n'ai pas le goût de me reconnaître ou de m'entendre quand je me lis. C'était le thème de ma maîtrise: écriture et disparition, écriture et amenuisement, pour laisser toute la place à la voix du personnage. Ça serait mon éthique et mon esthétique.» Comme son personnage, Satô, François Gilbert cherche à disparaître. Jusqu'à trouver sa voix.

Le Devoir

COMA

François Gilbert
Leméac
Montréal, 2012, 120 pages



Coma est un faux premier roman, car François Gilbert a signé auparavant cinq manuscrits, qui resteront dans ses tiroirs.

Membre de la Ligue d'improvisation montréalaise depuis sept ans, il n'ose se dire comédien, atteint du syndrome de l'imposteur parce qu'autodidacte

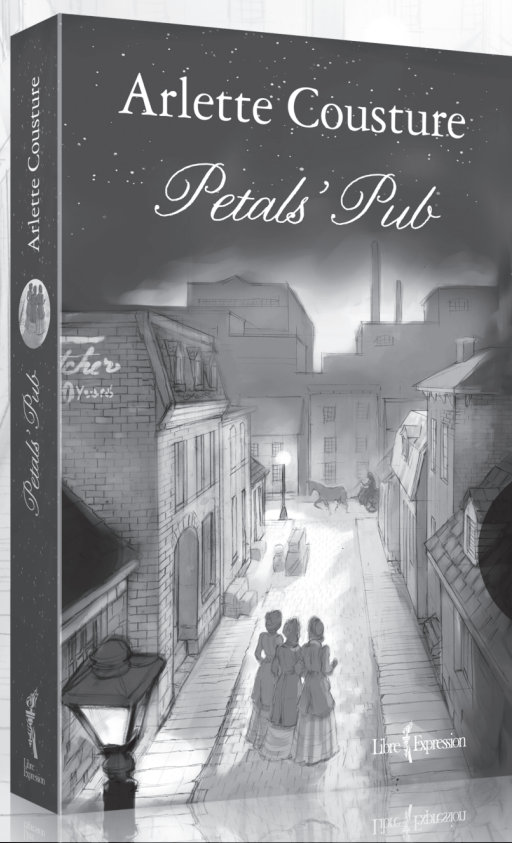
Extrait

«J'aurais voulu que les soirs où il dormait chez moi son visage se déforme, qu'il devienne intense et parfois pervers, que le matin il soit tendre et romantique, qu'au moment de me quitter, quand il ne restait pas dormir à l'hôtel, il soit sombre, tiraillé, pressé de me revoir. Mais Hong n'avait avec moi qu'un seul visage. Celui de la constance. Celui-là même avec lequel Ayako avait fait l'amour toutes ces années sans jamais voir au travers. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? m'avait-elle demandé. Maintenant, j'avais l'impression de comprendre le sens de cette question. Elle qui m'avait offert tous les visages de l'amour, du désir, de l'angoisse, de la fragilité, n'avait obtenu de moi que ce terrible regard immuable et rationnel.»

Coma

Petals' Pub

30 000 EXEMPLAIRES VENDUS ET
DÉJÀ CINQ SEMAINES AUX PALMARÈS



En
vente
partout!

vient de paraître

Dossier
Souffrances
NUMÉRO 755 • MARS 2012

Les auteurs sont:

Olivier Clain, Eric Gagnon, Vincent de Gaulejac, Ivone Gebara, Sylvie Germain, Lino, Andrée Quiviger, Jean-Claude Ravet et Jean Richard.

À lire aussi: le carnet de Wajdi Mouawad, la chronique littéraire de Suzanne Jacob, un hommage à Pierre Dansereau de son frère Michel, une analyse sur le Portugal, une controverse sur l'avenir du Parti québécois entre Emiliano Arpin-Simonetti et Pierre Dubuc.

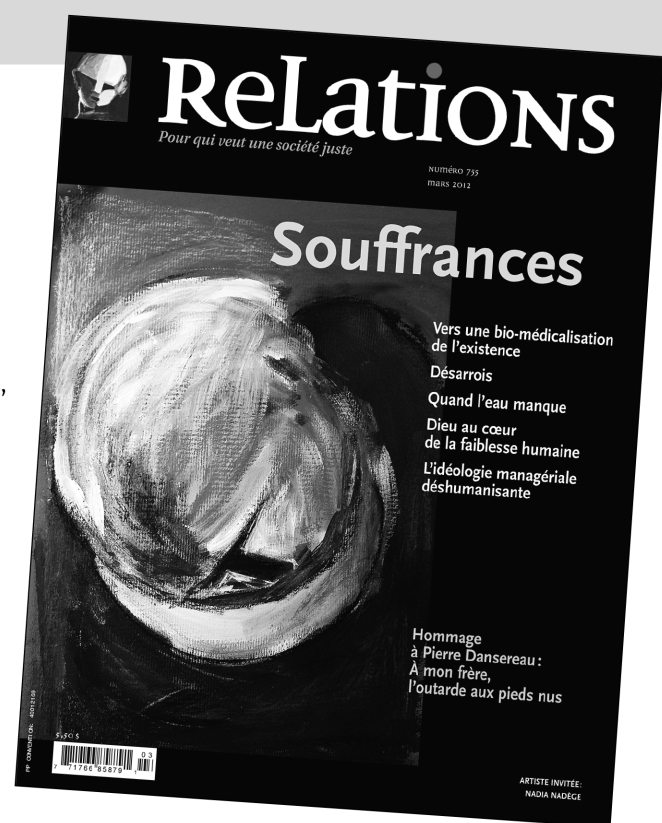
Artiste invitée: Nadia Nadège

Sommaire détaillé et abonnement en ligne:
www.revuerelations.qc.ca

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 35 \$ Deux ans: 65 \$
À l'étranger (un an): 55 \$
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)
(514) 387-2541 p.226 | relations@qf.qc.ca
Relations: 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES



Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

LITTÉRATURE

Le venin de la passion

Il y a Brigitte Haentjens la metteuse en scène reconnue, célébrée. Qui s'est frottée à Bernard-Marie Koltès, à Heiner Müller, à Marguerite Duras, à Sylvia Plath, à Virginia Woolf, à Sarah Kane... et, plus récemment, à *L'opéra de quat'sous* de Brecht, dans une traduction de Jean-Marc Dalpé.

Il y a ses choix audacieux, sa touche toujours singulière, son refus du divertissement vide, son rejet des diktats. Sa profondeur, sa vision, sa signature théâtrale, quoi.

Il y a ses trente années de carrière de ce côté-là. Incluant la création de sa propre compagnie, Sibyllines. Et la direction artistique de plusieurs théâtres — du CNA, à Ottawa, bientôt.

Mais il y a aussi l'écrivaine Brigitte Haentjens. Qui s'impose de plus en plus. Son deuxième récit, *Blanchie*, paru il y a quatre ans, nous avait surpris, nous avait séduits. C'est peu dire qu'avec son nouveau livre, *Une femme comblée*, elle s'est surpassée.

Blanchie, c'était une histoire de deuil impossible, empreinte de culpabilité. L'histoire d'une femme qui ne se remet pas de la mort de son frère, qui erre, se perd, se cherche du côté du sexe malsain et pervers, s'auto-

détruit, se sent étrangère au monde et à elle-même. Le tout raconté sous forme de récit poétique, comme une suite de vers libres scandés.

Une femme comblée, c'est une histoire d'amour impossible, empreinte de culpabilité. L'histoire d'une femme qui ne se remet pas du désir qu'elle ressent pour un homme plus jeune qu'elle, et qui lutte contre elle-même pour ne pas se perdre, qui se sent étrangère au monde et à elle-même. Le tout raconté, encore là, sous forme de récit poétique. Mais en plus achevé, maîtrisé, en plus puissant.

Le texte est resserré, elliptique. Incantatoire par moments. Nous sommes bien en poésie d'une certaine façon. L'effet en est un d'étrangeté. Mais jamais le récit comme tel n'est mis de côté. Plutôt insuflé cette façon de raconter; singulier ce style. Et tout cela coule, coule à merveille.

Nous sommes au creux de l'intime. Dans la tête de cette femme tiraillée, déchirée. Cette femme comblée. Qui a tout: un mari aimant, de grands enfants, une carrière de peintre. Et qui tout à coup perd pied quand un jeune homme débarque dans sa vie.

Il pourrait être son fils. Il



DANIELLE LAURIN

Nous sommes au creux de l'intime. Dans la tête de cette femme tiraillée, déchirée. Cette femme comblée.



ARCHIVES JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour son deuxième récit, la metteuse en scène Brigitte Haentjens s'est surpassée. *Une femme comblée*, c'est une histoire d'amour impossible, empreinte de culpabilité.

est le meilleur ami de son fils. Elle a deux fois son âge au moins: il est au début de la vingtaine, elle, dans la cinquantaine. Qu'est-ce qui lui prend? C'est plus fort qu'elle, pourtant.

Dès le premier instant où elle l'a vu, ça lui est tombé dessus. Coup de foudre instantané. Fulgurant. «*Était-ce de l'amour / ou du désir / cette lame violente / qui sapait mes fondements?*» Elle a honte. Elle s'enferme

dans son secret. Et se ligote de l'intérieur. Pas question de franchir la barrière de l'interdit, pas question de succomber. Mais ça revient, ça l'obsède. Ça prend toute la place dans sa vie. Cet homme-là, étranger, venu de l'Algérie, exilé comme elle, devient le centre de sa vie.

Elle se morfond, angosse. Elle s'inquiète quand il passe trop de temps sans venir à la maison. Elle l'attend. Juste le

voir, entendre sa voix, ça lui suffit.

Et tandis qu'elle désespère, elle se réfugie dans le passé. Elle ressasse cette relation passionnelle vécue l'été de ses 16 ans avec un homme beaucoup plus vieux qu'elle. Aucune honte de sa part à elle ni de sa part à lui, dans cette relation-là. C'était joyeux, jouissif, libre.

Pourquoi le contraire ne serait-il pas possible? Pourquoi pas une femme plus âgée avec

un homme plus jeune? «*Il me semble que l'expression démon du midi / ne s'applique qu'aux hommes.*»

C'est elle qui s'empêche, s'autocensure, s'interdit. Pourquoi? Par peur du jugement social? Trop vieille, elle se trouve trop vieille, trop moche. «*À présent mon corps me dégoûtait / je le trouvais flasque sans attrait / je pinçais les replis du ventre / les amas de graisse / détaillais froidement l'affaissement des seins / les relâchements de la peau.*»

Elle craint le rejet. Craint aussi de tout perdre, de perdre la vie qu'elle s'est construite jusqu'ici. Elle ne peut même pas imaginer vivre au grand jour cette relation avec lui.

Ainsi, «*l'idée de recommencer ma vie / avec un jeune homme / de vieillir à ses côtés / guettant ses regards / sur des corps alertes / anticipant le moment / où il se laisserait / cette idée-là m'accablait.*»

La jalousie. La dépendance. Le manque. La peur de l'abandon. Le déni. La rêverie. Le ressaisissement, puis le corps qui brûle de désir à nouveau. La souffrance. L'arrachement à soi-même. Tout est là. Tout le venin de la passion y est.

Ce pourrait être banal, c'est grandiose, magnifique. Et tragique.

UNE FEMME COMBLÉE

Brigitte Haentjens
Avec des croquis
d'Angelo Barsetti
Éditions Prise de parole
Sudbury, 2012, 191 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Confession vraie d'un faux cynique

CHRISTIAN DESMEULES

Jean-Jacques Darrieux, 57 ans, célibataire endurci et «*blindé contre l'amour*», adore l'argent. Et l'argent le lui rend bien. Ancien journaliste, animateur déchu du téléjournal de la société d'État, il s'est recyclé depuis plusieurs années en président d'un lucratif cabinet de relations publiques montréalais.

Cynique, profiteur, «*férocement égocentrique*», l'homme est aussi terriblement lucide. Il sait très bien qu'il n'a pas d'amis: il n'a que des relations.

Tous les corps naissent étrangers, le premier roman d'Hugo Léger, directeur de création d'une agence de publicité montréalaise, prend ainsi la forme d'une longue confession d'un pur produit de la société de consommation. Un grand déballeage qui remonte même jusqu'aux origines: «*Mon père était un ver. Il marchait tapi dans un trou qu'il s'était creusé dans le mou de son existence.*» Sa mère? Pas tellement mieux. «*Elle avait le jugement d'une récidiviste.*» À ses propres yeux, il est la preuve vivante qu'il est possible d'échapper à sa naissance.

Mais il existe une brèche — ou une explication — dans cette carapace patiemment vernie. Darrieux est père d'un enfant lourdement handicapé, un fils unique de seize ans au «*petit corps déformé comme un rhizome de gingembre*». Rien qu'un «*éternel fœtus*» qui n'échappera jamais à sa naissance, un «*caillou mou*» aban-



JEFFREY ROSENBERG

Tous les corps naissent étrangers, le premier roman d'Hugo Léger, prend ainsi la forme d'une longue confession d'un pur produit de la société de consommation.

donné trop rapidement par sa mère, qui a refait sa vie sans jamais regarder derrière elle.

Punition? Justice suprême? Il l'a longtemps pensé. Néanmoins, cet enfant dont il s'occupe à distance existe peut-être surtout comme une sorte de témoin permanent de son égoïsme démesuré. «*Je vis très bien avec l'idée que tu ne m'apportes rien, sinon la conviction chromosomique que tu es mon fils han-*

dicapé, physiquement, mentalement, totalement handicapé.» Cet enfant est le dernier lien qui le rattache encore à l'humanité. Un miroir dans lequel il peut voir sa propre laideur? Possible.

Bien entendu, le roman serait d'un intérêt modéré s'il ne

s'attachait pas à nous décrire aussi la transformation subtile du protagoniste — qui se sent coupable de ne pas aimer son fils. Au fil de ce récit désordonné, où le protagoniste collectionne en vrac et avec une certaine complaisance les preuves de son inhumanité, c'est le portrait d'un vieux lion fatigué qui se dessine. Quelque chose, même, comme le prélude d'une seconde vie.

Mais il y a beaucoup d'anecdotes dans cette confession qui procède surtout par accumulation et par ellipses. Le roman se refuse à faire une exploration en profondeur des failles de son protagoniste — pour lequel le lecteur éprouvera peu de sympathie. C'est le cas lorsqu'il nous explique les modalités de son alopohobie (l'aversion pour les chauves) ou qu'il fait le récit d'une visite à la ferme avec les employés de son bureau.

Mais au moyen d'une écriture acérée, sur le qui-vive et délicieusement cynique, Hugo Léger parvient presque à nous faire oublier ces quelques dérives superficielles.

Collaborateur du Devoir

TOUS LES CORPS NAISSENT ÉTRANGERS

Hugo Léger
XYZ
Montréal, 2012, 218 pages

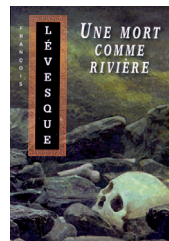
VIENT DE PARAÎTRE

Une mort comme rivière

Les éditions Alire publient, dans la collection «Noir», *La mort comme rivière*, le troisième tome des *Carnets de Francis* du collègue François Lévesque, que l'on peut lire dans nos pages cinéma. Devenu scénariste, Francis, qui a maintenant la jeune trentaine, est de retour dans son village natal pour assister aux funérailles de sa tante Lucie. En li-

sant le journal de la disparue, il découvre l'origine des malheurs de sa famille. Mais pendant son séjour, une mort suspecte survient... L'ouvrage de 370 pages, qui se lit indépendamment des deux premiers volets de la série, est déjà en vente en librairie.

— Le Devoir



Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 20 au 26 février 2012

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Petals pub Arlette Cousture/Libre Expression	1/5
2	La vie épiciée de Charlotte Lavigne • Tome 2 Bulles... Nathalie Roy/Libre Expression	-/1
3	A.N.L.G.E. • Tome 10 Obscuritas Anne Robillard/Wellan	2/7
4	Défense de tuer Louise Penny/Flammarion Québec	3/7
5	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers camassiers Patrick Sénécal/Alire	5/17
6	Bonheur, es-tu là? Françoise Ruel/Libre Expression	9/18
7	Félicité • Tome 1 Le pasteur et le brebis Jean-Pierre Charland/Hurtubise	4/16
8	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	6/15
9	Sainte Flanelle, gagnez pour nous! Claude Pilon/VLB	10/2
10	La serveuse du Café Chérier Yves Beauchemin/Michel Brûlé	8/17
Romans étrangers		
1	Hôtel Adlon Phillip Kerr/Du Masque	1/5
2	Storyteller James Siegel/Cherche Midi	2/3
3	Les anges de New York Roger Jon Elroy/Sonatine	3/2
4	Le palais de minuit Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont	6/4
5	Les mille automnes de Jacob de Zoet David Mitchell/Alto	5/5
6	Liminov Emmanuel Carrère/PDL	8/15
7	Oeil pour oeil James Patterson Howard Roughan/Archipel	4/6
8	L'inconnue de Birobidjan Marek Halter/Robert Laffont	-/1
9	Tout ça pour quoi Lionel Shriver/Belfond	-/1
10	La sentinelle de l'ombre Robert Crails/Belfond	-/1
Essais québécois		
1	C'était au temps des mammoth laineux Serge Bouchard/Boréal	2/3
2	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments Jean-François Lisée/Alain Stanké	1/5
3	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers... Éric Duhaime/VLB	4/5
4	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois Mathieu Bock-Côté/Boréal	-/1
5	L'art presque perdu de ne rien faire Dany Laferrière/Boréal	3/12
6	Le petit tricheur. Robert Bourassa derrière le masque Jean-François Lisée/Québec Amérique	-/1
7	Maïa inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec André Cédilot André Noël/Homme	5/70
8	Le Québec économique 2011 Collectif/PUL	6/2
9	La sexualité spectacle Michel Dorais/VLB	8/6
10	Université inc. Des mythes sur la hausse des frais de... Eric Martin Maxime Ouellet/Lux	7/2
Essais étrangers		
1	Une histoire populaire de l'humanité Chris Harman/Boréal	1/4
2	Le sexe et la mort. Trois essais sur l'amour et la sexualité André Carrière-Sponville/Albin Michel	3/2
3	Indigènes-vous! (Édition revue et augmentée) Stéphane Hessel/Indigène	5/2
4	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme Jim Stanford/Lux	4/16
5	Mon enfant n'est pas à vendre Joel Bakan/Transcontinental	8/6
6	MetaMaus. Un nouveau regard sur Maus, un classique des... Art Spiegelman/Flammarion	2/2
7	Quand un enfant se donne la mort. Attachement et sociétés Boris Cyrulnik/Odile Jacob	-/1
8	Engagez-vous ! Entretiens avec Gilles Vanderpooten Stéphane Hessel Gilles Vanderpooten/Aube	-/1
9	Une rencontre Milan Kundera/Gallimard	-/1
10	Breve histoire du progrès Ronald Wright/Bibliothèque québécoise	7/2

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Petals pub Arlette Cousture/Libre Expression	1/5
2	La vie épiciée de Charlotte Lavigne • Tome 2 Bulles... Nathalie Roy/Libre Expression	-/1
3	A.N.L.G.E. • Tome 10 Obscuritas Anne Robillard/Wellan	2/7
4	Défense de tuer Louise Penny/Flammarion Québec	3/7
5	Malphas • Tome 1 Le cas des casiers camassiers Patrick Sénécal/Alire	5/17
6	Bonheur, es-tu là? Françoise Ruel/Libre Expression	9/18
7	Félicité • Tome 1 Le pasteur et le brebis Jean-Pierre Charland/Hurtubise	4/16
8	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	6/15
9	Sainte Flanelle, gagnez pour nous! Claude Pilon/VLB	10/2
10	La serveuse du Café Chérier Yves Beauchemin/Michel Brûlé	8/17
Romans étrangers		
1	Hôtel Adlon Phillip Kerr/Du Masque	1/5
2	Storyteller James Siegel/Cherche Midi	2/3
3	Les anges de New York Roger Jon Elroy/Sonatine	3/2
4	Le palais de minuit Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont	6/4
5	Les mille automnes de Jacob de Zoet David Mitchell/Alto	5/5
6	Liminov Emmanuel Carrère/PDL	8/15
7	Oeil pour oeil James Patterson Howard Roughan/Archipel	4/6
8	L'inconnue de Birobidjan Marek Halter/Robert Laffont	-/1
9	Tout ça pour quoi Lionel Shriver/Belfond	-/1
10	La sentinelle de l'ombre Robert Crails/Belfond	-/1
Essais québécois		
1	C'était au temps des mammoth laineux Serge Bouchard/Boréal	2/3
2	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments Jean-François Lisée/Alain Stanké	1/5
3	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers... Éric Duhaime/VLB	4/5
4	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois Mathieu Bock-Côté/Boréal	-/1
5	L'art presque perdu de ne rien faire Dany Laferrière/Boréal	3/12
6	Le petit tricheur. Robert Bourassa derrière le masque Jean-François Lisée/Québec Amérique	-/1
7	Maïa inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec André Cédilot André Noël/Homme	5/70
8	Le Québec économique 2011 Collectif/PUL	6/2
9	La sexualité spectacle Michel Dorais/VLB	8/6
10	Université inc. Des mythes sur la hausse des frais de... Eric Martin Maxime Ouellet/Lux	7/2
Essais étrangers		
1	Une histoire populaire de l'humanité Chris Harman/Boréal	1/4
2	Le sexe et la mort. Trois essais sur l'amour et la sexualité André Carrière-Sponville/Albin Michel	3/2
3	Indigènes-vous! (Édition revue et augmentée) Stéphane Hessel/Indigène	5/2
4	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme Jim Stanford/Lux	4/16
5	Mon enfant n'est pas à vendre Joel Bakan/Transcontinental	8/6
6	MetaMaus. Un nouveau regard sur Maus, un classique des... Art Spiegelman/Flammarion	2/2
7	Quand un enfant se donne la mort. Attachement et sociétés Boris Cyrulnik/Odile Jacob	-/1
8	Engagez-vous ! Entretiens avec Gilles Vanderpooten Stéphane Hessel Gilles Vanderpooten/Aube	-/1
9	Une rencontre Milan Kundera/Gallimard	-/1
10	Breve histoire du progrès Ronald Wright/Bibliothèque québécoise	7/2

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

b Bonheur d'occasion Librairie

Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Art québécois et international Livres d'art et livres d'artiste :

- Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...
- Éditions : Art Global, Corbeil, Du Silence, Erta, La Frégate...
- Refus Global, le Vierge incendié Reliures d'art

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade
- Livres anciens avant 1800 Americana et Canadiana
- Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

Josianne Paul

Sans différends, point d'harmonie

Repenser la criminalité en Nouvelle-France

Déjà en librairie

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Québec

LITTÉRATURE

Longchamps sur la tombe de Nelly Arcan

MICHEL LAPIERRE

Depuis 1994, à travers ses chroniques de la revue *Nuit blanche*, le poète beauceron Renaud Longchamps nous révèle, sur lui, sa vision du pays et de la littérature, des choses que ses vers, pourtant admirables, n'expriment pas avec autant de crudité. En 2011, il écrit: «*Le Bloc québécois, un parti montréalais, vient de se faire écraser par d'étranges oranges...*» Voix du Québec profond, Longchamps réprimande Montréal...

Réunis sous le titre *Dans la nuit blanche et noire*, les essais de Longchamps évoquent le déclin de l'indépendantisme en l'associant au fossé à la fois social et littéraire qui se creuse, selon lui, entre la métropole et l'arrière-pays. Dirigés de Montréal, les partis souverainistes n'ont plus, croit-il, l'ensemble du Québec dans le sang.

Le poète de Saint-Ephrem-de-Beauce explique: «*On ne peut mépriser éternellement l'hinterland tout en le courtisant quelques jours avant les élections, juste assez pour que quelques ruraux surexcités se transforment en chair à élections.*» Mais son attachement au Québec profond n'échappe pas à une fascinante ambiguïté.

De son éditeur et ami Victor-Lévy Beaulieu, autre passionné des régions, il retient

ce mot terrible: «*Dans un premier temps, l'écriture est une vengeance contre sa propre famille.*» S'il ne pense qu'avec nostalgie à son père, «*notable*» ruiné, mort lorsqu'il avait seulement neuf ans, s'il se montre compatissant à l'endroit de sa mère que le mari laissa, nécessairement, avec 14 enfants, il qualifie son «*frère et voisin*»

Dès 1994, en commentant *Va savoir* de Réjean Ducharme, Longchamps perçoit le déclin de notre société jusque dans sa dimension littéraire

d'entrepreneur «*millionnaire, ignare, inculte.*»

Dans les pages les plus touchantes, Longchamps insinue que Nelly Arcan, cette Isabelle Fortier de Lac-Mégantic devenue Montréalaise d'adoption, personnifie la déchirure tragique qui sépare l'hinterland de la métropole. Peu après le suicide de la romancière en 2009, il roule le long de la rivière Chaudière pour aller se recueillir sur les restes de celle qui, par-delà la mort, vient de retrouver sa petite patrie.

«*Nous soupçons, écrit-il, sur le Québec qui se défait [...] sur Nelly Arcan qui a décidé de se*

déshabiter de son impérieuse beauté urbaine, empruntée à la nécessité de paraître avant de disparaître.» Dès 1994, en commentant *Va savoir* de Réjean Ducharme, Longchamps perçoit le déclin de notre société jusque dans sa dimension littéraire.

Ce roman «*à la médiocrité inspirée*», propre à «*un génie fatigué*», l'afflige. En 2011, il avoue relire depuis plus de 35 ans, chaque automne, *L'hiver de force*, autre livre de Ducharme. Il résume: «*Je sens mon torse se recouvrir d'une camisole parfaitement ajustée à mon insignifiance collective.*»

Par l'amour équivoque de sa Beauce natale, région si peu indépendantiste, Longchamps fait de son drame personnel élargi à la nation le reflet du duel entre Montréal l'imprévisible et un Québec interiorisé, stable comme le roc.

Collaborateur du Devoir

DANS LA NUIT BLANCHE ET NOIRE

Renaud Longchamps
Éditions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2012,
212 pages



ARCHIVES JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Dans les pages les plus touchantes, Longchamps insinue que Nelly Arcan, cette Isabelle Fortier de Lac-Mégantic devenue Montréalaise d'adoption, personnifie la déchirure tragique qui sépare l'hinterland de la métropole.

Christian Gailly ou la brièveté souveraine

GILLES ARCHAMBAULT

Ceux qui n'entretiennent avec la littérature que des liens passagers, pour qui un livre se lit d'habitude quand il pleut et que la plage est déserte, aiment bien les romans obèses dont ils étalent la lecture sur une période allant de trois à quatre mois. Ce qui ne s'appelle pas lire tant il est vrai que cette occupation, la lecture, est affaire de voracité.

Christian Gailly a publié à ce jour quatorze romans, tous très brefs. Il n'est vraiment pas un écrivain du genre de ceux que liraient les vacanciers dont je viens d'évoquer l'existence.

Son dernier livre, *La roue*, est un recueil de nouvelles. Comme d'habitude, le lecteur de notre auteur est face à un minimalisme inquiétant. Ce n'est pas dans ces courtes esquisses qu'il pourra se laisser bercer. Car il ne pleut pas et il n'y a pas de plage. Seulement des phrases brèves, ciselées à la perfection. L'intrigue est mince ou inexistant. Un écrivain est dérangé par une automobiliste en panne qui lui demande un marteau, un homme se cache pour voir passer la femme qu'il aime, un voisin désireux d'aider une femme qu'il trouve sympathique lui confectionne un gâteau, ce que n'apprécie pas le mari. Si ce qu'on nomme le «sujet» traité ne retiendrait certes pas l'attention sous la plume d'un tâcheron, il devient, grâce à la magie de l'écriture, un précieux prétexte.

Je n'ai pas été étonné d'apprendre que Christian Gailly avait été saxophoniste de jazz. L'un de ses romans ne s'appelle-t-il pas *Be-BoP*? Dans les nouvelles, il est question parfois de musique dite classique. Est-ce pour cette raison que ces textes se lisent comme des partitions qu'aurait rédigées un compositeur malicieux? J'aime à le penser. Le ton a beau être aérien, un peu à la façon d'un Lester Young inspi-

ré, l'écrivain assure sa présence par des notations personnelles qui, loin de nous distraire, nous font entrer dans l'intimité de l'écriture. «*[...] faut le faire avant que ça s'effondre, car ça va s'effondrer, un jour ou l'autre, mais c'est toujours au moment de partir qu'il y pense, c'est-à-dire au moment où il ne peut rien faire, moi c'est pareil, c'est toujours quand j'ai fini d'écrire que me viennent les idées intéressantes, ce qui fait que je suis réduit à écrire des histoires comme celle-ci, pas intéressantes, enfin on verra, revenons à Bast.*»

Avant de l'oublier, sachez que cette citation ne provient pas de *La roue*, mais d'un roman, *Les fleurs*, que l'on reprend en édition poche. Si je m'en sers, c'est qu'elle sert bien mon propos, qui est de démontrer que Christian Gailly est un écrivain rare, de ces solitaires qui ne se consolent pas de n'être pas d'un troupeau, mais qui ne s'interdisent pas de l'observer. Il y a dans son écriture une volonté de nudité, un humour que colore une tristesse fort attachante. Les mots qu'il utilise ne sont en rien recherchés, c'est par l'image qui surgit à un moment inopiné qu'il atteint à la poésie la plus vraie. Quand ses personnages sont bavards, et ils le sont d'habitude, c'est à la façon de ceux qui n'en peuvent plus de se taire.

Vous ai-je convaincu que Gailly n'est pas un auteur de livres d'été? De mars, assurément.

Collaborateur du Devoir

LA ROUE

ET AUTRES NOUVELLES
Christian Gailly
Éditions de Minuit
Paris, 2011, 123 pages

LES FLEURS

Christian Gailly
Éditions de Minuit, coll. «Double»
Paris, 2011, 93 pages

Vertige des liens

Sous la félicité, le rêve. Et sous le rêve, l'inconnu sans fond. Grégoire Polet défait l'apparence de tout ce qui est relié, le réseau social comme la toile des sentiments, dans un roman brillant, le cinquième en six ans.

GUYLAIN MASSOUTRE

Depuis *Madrid ne dort pas* (2005), roman publié chez Gallimard, Grégoire Polet n'a pas chômé. Après *Excusez les fautes du copiste* (2006), une fiction postmoderne à la narration endiablée, où la copie d'une copie d'œuvre d'art rivalise avantageusement avec l'original, il a donné *Leurs vies éclatantes* (2007). Dans ce gros roman sis place Saint-Sulpice, à Paris, voilà que Polet en découle avec Perec, lui qui avait placé là sa *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*.

Aucun lieu n'est épuisable: cet écrivain le prouve, car là où Perec a compilé, noté, compté, capté tout à l'instant, en simple observateur, Polet s'est embusqué lui aussi. En position de ne rien laisser échapper, il découpe une ribambelle fluide, légère et soutenue. Ses urbains y sont agités, accouplés ou pas, désirants, euphoriques, gouailleurs, bavards et tout à l'avenant.

Puzzle

Sa fresque tient, ou plutôt ses morceaux contigus, comme un dessin de Martin Harford — *Cherchez Charlie* — ou un paysage humain de Brueghel l'Ancien. Sensible aux scènes quotidiennes, le conteur belge nous entraîne dans le foisonnement des vies, néanmoins indifférentes au mouvement d'ensemble. Ces gens sont-ils aveugles, trop occupés par l'accueilleur?

Cherchez l'erreur, le secret. Quand le romancier substitue l'ampleur de sa vision à la myopie singulière, qu'il raconte tout en détail, ce village de Saint-Sulpice ressemble à une boîte à



C. HÉLIE
Grégoire Polet prouve qu'aucun lieu n'est épuisable: car là où Perec a compilé, noté, compté, capté tout à l'instant, en simple observateur, Polet s'est embusqué lui aussi.

musique, réglée avec soin. Tout y est vu ainsi de près et de loin.

Ce signataire du manifeste *Pour une littérature-monde* a aussi donné *Chucho* (2009), portrait d'un jeune Barcelonais qui vit dans la rue. C'est que Polet, né en 1979 à Cortil, un petit village du Brabant wallon, a fini en Espagne une thèse sur la littérature espagnole contemporaine. Grâce à quoi on lui doit la traduction de *Petita Jimenez*, de Juan Valera (éditions Zoé), un roman classique du XIX^e siècle, inconnu en langue française. Quant à l'écrivain belge, il a déjà été primé.

Dans *Les ballons d'hélium*, on

retrouve toutes ces qualités et sa fantaisie savante. Sous ce titre faisant référence à l'enfance, dès les premières pages c'est brillant: qui est cette Ariana qui cherche comment tuer son mari et ses enfants? Espagnole, elle vit en Suisse avec un Norvégien. Tout allait bien; or les jeux sont faits et rien ne va plus: son passé d'amoureuse ne colle plus avec sa vie installée. La suite ne déçoit pas.

Sous l'extase, la désolation

L'histoire frappe et retient, drôle sans l'être, finement écrite. L'attachante Ariana,

entre trois hommes qu'elle a aimés, fait exister un personnage cassant comme le verre, sauvé *in extremis*. Dans le monde gâté où elle évolue, riche en micro-événements, elle va soulever des illusions, refuser que vivre soit simplement accumuler des surprises, et elle confronte le songe.

Dans ce clin d'œil à la grande littérature espagnole, bannière de Don Quichotte en tête, le rêve est-il plus vrai que la réalité? Ou bien, comme chez Perec et d'autres écrivains du Nouveau Roman, quand surgissent les cassures de mémoire, la littérature se charge-t-elle d'accueillir le réel? Ainsi la voie de l'allégresse révélera un second degré de lecture, l'envers trouble des choses.

«*Tous les moyens sont bons pour te retrouver au fond de toi, mais aucun de ces moyens ne t'est accessible, aucun ne se laisse posséder, et tes jours et tes années passent à attendre que la terre s'ouvre sous tes pieds et que par surprise tu retombes au fond où tu es [...]. Mais tu vas, tu cherches, et tu ne trouves pas, tu attends qu'un trou au hasard, par surprise, l'engloutisse et te ramène plus près de ces profondeurs.*»

Nulle écriture ne dégonfle aussi bien les ballons d'hélium. Cet emploi du récit au tu — Polet ne l'invente pas — perce la surface sensible des apparences: «*tu sens le continent comme ton corps*», tout tient là. Entre le brouhaha et l'appel de l'azur, un petit ballon rouge entraîne le personnage. Quant au lecteur, baladé du côté de la Suisse, de la Belgique et de la Norvège, il croisera Zweig et Échenoz. Cet écrivain talentueux fait vivre le corps malade de notre temps; tout en étant festif et fraternel, il dénonce une boulimie de fausses valeurs.

Collaboratrice du Devoir

LES BALLONS D'HÉLIUM

Grégoire Polet
Gallimard
Paris, 2011, 173 pages

Vient de paraître

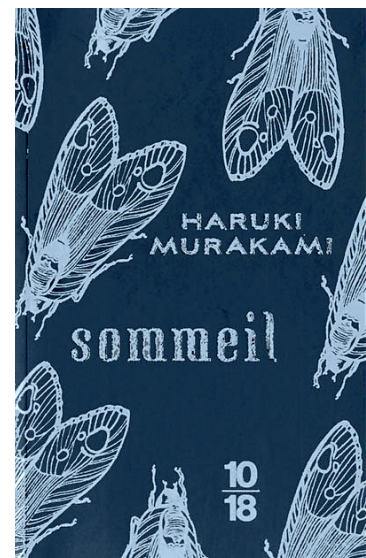
Murakami, format poche

Il faut lire *Sommeil*, la nouvelle de Haruki Murakami, la nuit, alors que tout dort autour de nous. C'est à ce moment-là, dans le silence de la nuit, qu'on se glissera le mieux dans la peau du protagoniste principal, une femme qui perd le sommeil durant de longues semaines, sans pour autant en souffrir. Alors, aussi, on comprendra le pouvoir évocateur des illustrations de Kat Menschik, reproduites dans la nouvelle édition fran-

çaise de la nouvelle, aux éditions 10/18. Dans le silence de la nuit, donc, on acceptera la bizarrerie de cette nouvelle comme on le fait pour les rêves. Et on en viendra peut-être à la conclusion, puisque rien n'est expliqué dans cet étrange récit, que l'aventure de la jeune femme est en fait elle-même un rêve, dont nous-mêmes, comme lecteurs, nous n'arrivons pas à la tirer. Pour les amateurs de Murakami, les éditions 10/18 ont éga-

lement repris en format poche *La ballade de l'impossible*, l'un des premiers romans du maître, somptueuse histoire d'un jeune homme, dans la fleur de l'âge, confronté aux suicides successifs de ses proches, familier de la solitude, cherchant, dans les petites choses du quotidien, un sens à la vie, malgré tout. À ses côtés, au fil des pages, on côtoiera l'ennui et le désespoir, on supportera la nécessaire patience, pour en sortir plus fort et grandi. Deux grandes œuvres à lire et à relire à l'envi.

Le Devoir



la grosse femme d'à côté est partie
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL
514-523-6389

LIVRES

Lettres francophones

Feu la nostalgie avec Alain Mabanckou

LISE GAUVIN

Le sanglot de l'homme noir d'Alain Mabanckou — Prix Médicis 2006 pour *Mémoires d'un porc-épic* — reprend en écho le titre du livre de Pascal Bruckner *Le sanglot de l'homme blanc* (Seuil, 1983), dans lequel l'auteur analyse la culpabilité des Européens et leur mauvaise conscience à l'égard du tiers-monde. Le romancier d'origine congolaise s'en prend pour sa part à l'attitude de certains Africains qui consiste à expliquer tous leurs malheurs par leur rencontre avec les Blancs et par le phénomène de la colonisation. Au lieu de se complaire dans «les méandres d'un passé cerné sous l'angle de la légende, du mythe et de la "nostalgie"», créant ainsi une sorte d'Afrique fantôme inventée de toutes pièces, ceux-ci feraient mieux de se préoccuper de fonder de nouvelles solidarités inspirées de l'expérience du présent.

Composé de douze chapitres dont les titres renvoient à des romans célèbres («Un nègre à Paris», «Les soleils des indépendances», etc.), selon un procédé qui rappelle celui du narrateur de *Verre cassé* (Seuil, 2005), l'ouvrage fait l'inventaire des clichés trop souvent véhiculés par les Noirs eux-mêmes. Au premier rang de ces idées reçues serait celle d'une communauté homogène regroupant les Africains vivant sur le sol français, communauté qui serait analogue à celle des Noirs américains. Cette idée est fautive, car il y a une énorme différence entre la «conscience noire» élaborée aux États-Unis à la suite de l'esclavage et le sentiment d'appartenance des Sénégalais, Congolais ou Réunionnais exilés en France qui restent toujours, malgré leur couleu-

des étrangers les uns pour les autres. Autre différence majeure: alors que les Noirs de l'Europe bénéficient d'un territoire de repli, il est impossible pour les Afro-Américains de songer à retourner vivre au «pays mythique» des ancêtres.

Qui suis-je? se demande celui qui est né au Congo Brazzaville, a étudié en France et enseigne en Californie. Revoquant son propre parcours, Mabanckou raconte que, lorsqu'il était enfant, il partageait avec les autres gamins de Pointe Noire un désir de l'Europe associé à l'idée de bonheur et d'abondance. Arrivé

Alors que les Noirs de l'Europe bénéficient d'un territoire de repli, il est impossible pour les Afro-Américains de songer à retourner vivre au «pays mythique» des ancêtres

à la Faculté de droit de Nantes à titre de boursier, il s'aperçoit assez vite que le français trop académique de ses compatriotes passe assez mal auprès des confrères étudiants, qui ne trouvent rien de mieux que de tourner en dérision leur accent congolais. «Chaque fois que le Français dit "de souche" est menacé par un étranger sur le plan de la langue, moquer l'accent de ce dernier est son ultime recours.» N'est-ce pas là une réaction que plusieurs Québécois ont pu observer? Cette langue française, l'écrivain n'hésite pas à en défendre l'usage littéraire contre le courant africaniste qui propose de l'abandonner au profit des langues vernaculaires non marquées par la colonisation.

Aujourd'hui professeur aux États-Unis, l'écrivain relate un incident qui a failli lui coûter la vie, alors qu'il devint l'objet de la colère d'un Noir américain

lui reprochant d'occuper un emploi lucratif dans une grande université et le rendant responsable, par ancêtres interposés, de la traite négrière. Fort heureusement, les menaces de cet homme n'ont pas eu de suite. Mais Mabanckou n'élude pas la question de la participation des Africains à l'esclavage et salue Yambo Ouologuem pour avoir le premier proposé une forme d'autocritique dans *Le devoir de violence «au moment où tout écrivain africain était censé célébrer aveuglement les civilisations africaines»*. Cette autocritique

serait aujourd'hui plus que jamais nécessaire, selon le romancier, qui n'hésite pas à déclarer: «Nous sommes comptables de notre faillite.» Et encore: «Nous avions longtemps rêvé des soleils des indépendances, et lorsque ceux-ci se sont levés nous avons fermé les yeux, éblouis. Quand nous les avons rouverts, nos États ressemblaient à des ombres mouvantes, gouvernés par des ogres dont l'appétit croissait au rythme de nos angoisses.»

Entre l'essai et l'autobiographie, cet ouvrage est un témoignage lucide de la part d'un écrivain qui affirme que «l'émigration a contribué à renforcer en [lui] cette inquiétude qui fonde à [s]es yeux toute création».

Collaboratrice du Devoir

LE SANGLOT DE L'HOMME NOIR

Alain Mabanckou
Fayard
Paris, 2012, 179 pages



Alain Mabanckou est né au Congo Brazzaville, a étudié en France et enseigne en Californie

C. HELIE

Frantz Fanon, côté sève

Cinquante ans après sa mort, à l'heure où l'on republie son œuvre et où l'on découvre sa biographie fascinante, ce médecin et intellectuel martiniquais admiré par Sartre, à la fois militant de l'Algérie indépendante et inspirateur de nombre d'indépendantistes québécois des années 1960, «reste l'un de nous», plaide l'auteur de *Texaco* et d'*Écrire en pays dominé*.

PATRICK CHAMOISEAU

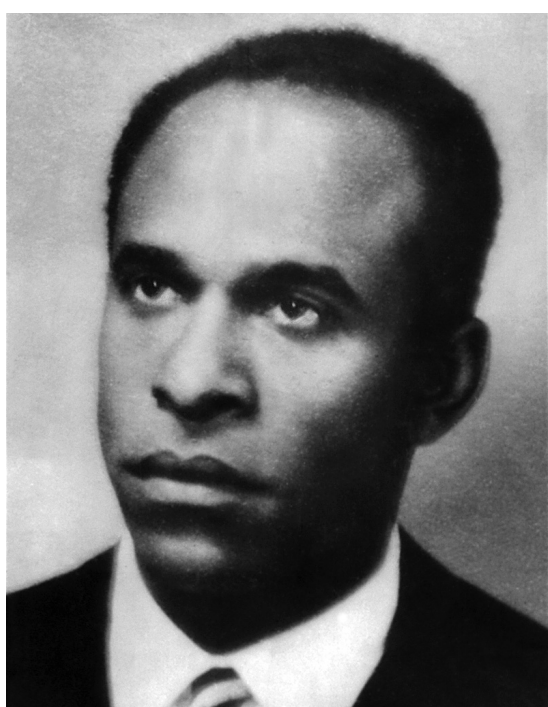
Il faut recommencer Frantz Fanon au point exact où l'on a tendance à l'arrêter. Son œuvre ne s'arrête pas à l'effondrement colonialiste, avec quelques lumières sur l'ère des indépendances et du postcolonialisme. C'est justement à partir de ces frontières-là que sa pensée s'ouvre et qu'elle nous offre, sinon le seul Fanon qui vaille, du moins le plus riche de tous: celui qui est en devenir.

Je ne crois pas aux vérités de lecture et d'interprétation, je crois à la richesse des «expériences», en ce que l'expérience déserte toute vérité, laquelle ne fait que figer les choses en dehors du réel. L'expérience personnelle nous instruit des tremblements d'une conscience individuelle: une conscience solitaire (mais solidaire) qui cherche sa voie dans l'imprévisible et l'impensable du monde. C'est tout ce que nous pouvons transmettre: notre propre expérience.

Dans mes rencontres avec Fanon — cette expérience —, je distingue quatre niveaux.

1. D'abord, le choc d'une langue, ou plus exactement d'un langage. Un sens prodigieux de la formule. Une électricité du verbe. Des séquences langagières étonnantes qui vous dévoilent (avec l'ampleur totale des foudres) des perceptions inattendues de vous-même et du monde. De fait, il existe avant tout chez Fanon la magistrale mobilisation d'une connaissance poétique: d'une aptitude à inventer le réel où le plus décisif est livré par les secousses de l'intuition, les orages de la vision, les impatiences de l'éclair et de la fulgurance. J'ai toujours perçu à quel point il était habité par le verbe et par la rhétorique césairienne, et combien ce qui faisait sa force — et la force de ce qu'il nous disait — relevait de ces transmutations de l'imaginaire dont seule est capable la puissance littéraire. Nous avons ici la plus exacte définition du poète: un homme dont le verbe à lui seul est action sur la matière du monde. Chez Fanon, cette étonnante capacité a pu atteindre son corps, ses muscles et ses actions les plus concrètes. Il fut le plus «agissant» de nos nombreux poètes.

2. C'est sur cela que se fonde le deuxième niveau de mon expérience fanonienne. Son langage électrique comblait mes absolus anticolonialistes de l'époque, mes cris et mes colères tournés vers l'extérieur. Mais ce qu'il disait me



AGENCE FRANCE-PRESSE

Frantz Fanon avait des yeux de braise, diront plusieurs des témoins qui connurent de près ce psychiatre et révolutionnaire antillais qui inspirait plusieurs mouvements de libération, notamment au Québec des années 1960.

renvoyait à la ruine intérieure qui s'était constituée en chacun d'entre nous, et qui faisait qu'une bonne part du dominateur était alors, et avant tout, installée en nous-mêmes. Nous pensions que la Bête était en dehors, Fanon nous expliquait qu'elle était largement en dedans, et que c'est du dedans qu'elle nous déterminait — comme un soleil noir qui vivrait dans nos ombres inconscientes et qui, par ces ombres inconscientes, constituerait l'assise perverse, aliénée, aliénante de nos fragiles lucidités.

Dans *Peau noire, masques blancs* (1952), il y a déjà la déroutante des indépendances à venir, une anticipation de cette décolonisation formelle qui n'allait rien modifier du fait fondamental. Ce fait fondamental n'était pas seulement la mise en lumière d'un masque blanc sur une peau noire, ou d'une peau noire sur un imaginaire blanc. Il était surtout de signifier que dans la rencontre, ou plutôt dans le choc entre colonisateurs et colonisés, il ne s'était pas seulement produit des génocides, des violences, des aliénations irrémédiables, mais que s'étaient mis en branle des processus anthropologiques nouveaux. Ces processus transposaient une fois pour toutes le champ de bataille le plus décisif vers les ravines insoupçonnées et agissantes de chacun de nos imaginaires.

Au-delà des questions d'aliénation primaire, *Peau noire, masques blancs* nous signifiait que le rapport entre les cultures, les civilisations, les élaborations identitaires collectives ou individuelles étaient entrées dans des modalités qui allaient invalider les vieux marqueurs identitaires que sont la peau, la langue, le dieu que l'on vénère, la terre où l'on est né. Les «masques blancs» nous symbolisaient déjà

un vertige conceptuel que nous commençons à peine à explorer. Bien entendu, à cette époque de ma rencontre avec Fanon, je m'étais contenté, comme nous tous, d'essayer d'arracher le «masque blanc» basique qui m'oblitérait l'âme. En exaltant ma négritude, j'ai bien souvent eu le sentiment d'y parvenir, par le recours à un masque noir, plus pertinent, surtout plus rassurant, mais ce nouveau masque, tout aussi basique, ne faisait que voiler l'abîme déjà ouvert d'une autre complexité.

3. Au troisième niveau, avec *Les damnés de la terre* (1961), s'élabore l'ouverture non plus seulement sur les ombres intérieures, mais sur les puissances invisibles de l'extérieur dominateur: sur tout l'invisible de la domination occidentale, tous les mécanismes secrets qui, au-delà du fusil ou de la chicote, nous maintenaient dans une surdétermination capable d'absorber sans encombre nos combats les plus immédiats et nos luttes les plus étroitement rebelles. Il fallait se battre bien sûr, mais il fallait se battre aussi et surtout avec toute la radicalité qu'il dévoilait indispensable.

On a beaucoup parlé de la violence de Fanon, de sa célébration de la violence refondatrice. Mais ce qu'il y a de plus violent chez lui, c'est sa radicalité. La radicalité n'est que l'exigence d'une analyse autonome, totale, éperdue, de ce que nous devons affronter, du réel dans lequel nous devons exister, et du souci de comprendre les forces systémiques qui œuvraient (et qui œuvrent encore) entre le projet capitaliste occidental et le reste du monde. La radicalité est le seul moyen d'éviter que toute lucidité ne soit stérile, ou que le soleil des indépendances n'échoie dans une autre dépendance, la pire de toutes, celle qui se croit libre dessous un hymne national, un drapeau, des frontières, une fièvre nationaliste. Son livre *Les damnés de la terre* nous disait, et nous dit encore: attention, les exigences qui s'imposent à notre élan vers plus d'humanité sont plus subtiles qu'une seule décolonisation, et que toute action ne vaut qu'en ce qu'elle est, même en tremblant, puissamment radicale.

4. Enfin, mon Frantz Fanon: celui du dépassement. Il est évident qu'il sut deviner tous les pièges des réactions primaires et des urgences aveugles. Il s'est écarté du masque noir. Il s'est écarté de la simple rébellion. Il s'est écarté de la haine et de la rancœur. Il n'a jamais été esclave de l'esclavage. Il n'a jamais été dupe de cette décolonisation qui ne décolonisait pas le colonisateur. Et il a toujours eu l'intuition qu'un colonisé décolonisé ne suffisait pas à faire un homme — un homme qu'il appelait d'emblée à être neuf, à être nouveau, à être total.

Et quand il demande à son corps de demeurer un homme qui toujours questionne et se questionne, c'est qu'il ne s'agissait pas pour lui de s'installer dans les fictions d'un postcolonialisme. Il avait deviné que le colonialisme, ses faits et ses méfaits n'étaient qu'une poussière dans le vaste et très profond séisme qui allait dramatiquement relier les peuples, les peaux, les cultures, les civilisations et leurs histoires, dans une irrévversible marée d'entremêlements, de chocs génériques, d'abîmes génésiques, et donc de relations.

Et je me souviens de ce «nous autres Algériens» qu'il employait en s'adressant au monde, je me

souviens aussi du nom arabe qui avait remplacé le sien dans ses articles et ses diatribes. Cela ne voulait pas dire, comme je l'ai cru, qu'il nous avait abandonnés, nous les bâtards antillais, nous les peuples composites, nous qui étions très difficiles à définir car surgis de la colonisation, dans la colonisation. Cela ne voulait pas dire qu'il s'était réfugié (comme je l'ai pensé en d'autres temps) dans une identité atavique plus lisible, porteuse de plus de certitudes, et donc plus confortable. Je pense maintenant que cela signifiait que «quelque chose» s'était ouvert en lui. Et ce «quelque chose» n'était rien d'autre que cet arbre que nous devrions tous aujourd'hui tenter de découvrir en nous.

Je veux parler de l'arbre relationnel.

L'ancien arbre généalogique nous cantonnait dans les branches et les feuilles d'une lignée intangible d'ancêtres, de traditions, de genèses et de cosmogonies monolithiques. Il nous immobilisait sur le pieu d'une racine unique qui nous plantait dans une seule terre natale. L'arbre relationnel, lui, nous déploie sur un treillis des racines, des rhizomes qui, au gré de nos errances ou de nos «expériences», nous offrent plusieurs terres natales. Le rhizome est l'instance d'un devenir incessant. Dès lors, l'arbre relationnel nous autorise à choisir la terre natale qui nous convient le mieux, et même à en changer si notre relation aux fluidités du monde se retrouve à changer. Les branches et les feuillages de l'arbre relationnel sont une constellation toute personnelle de dieux, de langues, de lieux, de pays, de facettes culturelles, d'éclats de civilisations, d'aveuglements individuels et de lucidités, et tout cela est ouvert sur le vertige d'un monde globalisé et explosé continuellement en nous.

Phénomène que l'écrivain Edouard Glissant appelait «le Tout-Monde». Dans l'arbre relationnel de Fanon, il y avait l'homme nouveau, l'homme neuf, l'homme total vibrant aux harmonies cosmiques qu'il appelait de ses vœux, et qui n'est rien d'autre à mon sens que l'homme de la Relation. Dans le bruissement d'appartenances et de diversités qui constituent le feuillage de son arbre, il y a deux petites feuilles, éloignées l'une de l'autre, mais qui frémissent l'une vers l'autre avec intensité.

Deux petites feuilles: une côté cœur, une côté sève. Côté cœur, il y a l'Algérie, là où il a voulu être enterré; et côté sève, je vois la Martinique. Mais c'est sans doute l'inverse... il se peut même qu'elles soient toutes les deux placées du côté cœur... Nul ne le saura jamais... et c'est tant mieux, car ce détail n'a aucune importance quand il s'agit d'un homme de Relation.

Le Monde

ŒUVRES,
Frantz Fanon
La Découverte
Paris, 2011, 800 pages

FRANTZ FANON, UNE VIE

David Macey
Traduit de l'anglais par Christophe Jaquet
et Marc Saint-Upéry
Paris, 2011, 550 pages

